

qui avait abandonné son poste d'observation et était rouge comme un coquelicot.

Dragonne était charmante dans son négligé du matin ; elle souriait avec rêverie et ne ressemblait à rien moins qu'à cette Dragonne chasserresse, à cette amazone redoutable qui pourchassait les Vieux-Loup, et dont l'imagination des honnêtes vieillards s'était singulièrement exagéré la férocité.

L'oncle Joseph et l'oncle Antoine, après avoir reculé devant elle, éprouvèrent quelque honte de tous ces préparatifs de défense ridicules que la jeune fille et Gaston remarquaient en réprimant à grand-peine un éclat de rire. Ils allèrent même jusqu'à ordonner aux cinq ou six valets qui tremblaient dans le coin le plus obscur de la cuisine, de déposer leurs armes, et eux-mêmes replacèrent au trophée leurs innocents fusils.

Dragonne s'assit alors dans le grand fauteuil à clous d'or, que l'oncle Antoine, obéissant à un instinct de courtoisie, mélangé peut-être d'un reste de terreur, lui avait avancé.

— Ah ça ! dit-elle en riant et regardant tour à tour les deux châtelains, je suis donc bien terrible, messieurs mes voisins, que vous prenez de telles précautions pour vous garer du manche de mon ombrelle. Regardez-moi donc, monsieur le baron, et vous, monsieur le chevalier, vous qui me devez un assez joli cerge depuis hier, et puis, dites-moi tous deux s'il est nécessaire, pour me recevoir, de distribuer des armes à cinq ou six lourdauds, d'armer vos fusils à double coup, et de barricader toutes les portes, ce qui fait frissonner et pleurer cette jolie enfant que je vois là, dans l'angle de la cheminée, ses beaux yeux remplis de larmes.

Et Diane tendit la main à Mignonne.

— Venez donc, ma petite cousine, lui dit-elle.

— Sa cousine ! exclamèrent les deux vieillards avec stupéfaction.

— Pourquoi pas ? répondit mademoiselle de Lancy, puisque j'épouse M. Gaston de Vieux-Loup, que voilà.

L'oncle Joseph recula, et ses cheveux se hérissèrent ; l'oncle Antoine eut le vertige, et il crut un moment qu'il était encore au pouvoir de la pouliche qui le traînait sur les cailloux de la route.

— Mes chers oncles, dit alors Gaston, vous n'en voulez tant au marquis de Lancy que parce que, instinctivement, vous sentez que nous avons les plus grands torts, et que le meurtre de son frère, le chevalier, pèse sur votre conscience. Vous seriez moins disposés à haïr, si vous étiez moins coupables, aujourd'hui surtout, n'est-ce pas ? Oh ! l'un de vous n'est encore de ce monde que parce qu'il a plu à Dieu de placer des Lancy sur son chemin.

L'oncle Antoine baissa la tête et balbutia :

— Eh bien ! reprit Gaston, rassurez-vous ; mon père n'a point tué le chevalier de Lancy, mais son laquais. Le chevalier de Lancy est mort aux Indes l'année dernière, et voici son fils que je vous présente.

La-dessus, Dragonne reprit la parole et narra si spirituellement l'histoire du chevalier, que l'oncle Antoine, qui prisait fort les conteurs et les contes, se sentit subjugué. L'oncle Joseph gardait cependant un silence farouche.

— Savez-vous bien, reprit Dragonne, que notre dernière querelle, messieurs mes voisins, date du règne de Louis XV, et qu'il y a plus de cent ans ? N'est-ce pas qu'il serait temps que cela finît et qu'une des deux races fit des excuses à l'autre ?

— Des excuses ! exclamèrent les deux gentilshommes avec indignation.

— Mon Dieu ! oui, répondit Dragonne, et ce sont les Lancy qui les font. Moi, Dragonne de Lancy, le diable incarné, comme vous dites, le véritable homme de la famille, ainsi que vous le prétendez, je vous fais humblement mes excuses, messieurs mes oncles.

Et la jeune fille prit la main des deux vieillards qui essayèrent bien de se dégager et de se débattre, mais demeurèrent fascinés par son sourire et sa douce voix.

— C'est drôle tout de même, murmura Jean le sarcléur à l'oreille de Lazare le bouvier, c'est une vraie enjôleuse que cette demoiselle.

— Et jolio ! répondit Lazare avec une béate admiration.

— Messieurs mes oncles, acheva Dragonne en prenant Mignonne dans ses bras, je vous demande la main de ma cousine pour mon frère Albert.

Les dignes châtelains de la Châtaigneraie essayèrent bien de résister encore ; mais ils avaient tremblé dix ans au seul nom de Dragonne, ils n'étaient pas assez forts pour lui résister. Elle les enjôla, pour justifier le mot de Jean le sarcléur.

Le soir même, M. le marquis de Lancy et M. le baron de Vieux-Loup se réconcilièrent publiquement. Le lendemain, il y eut un grand dîner de famille à la Fauconnière, et quinze jours après, dans la petite église de la Châtaigneraie, Gaston et Dragonne, Albert et Mignonne furent unis à la même heure et par le même prêtre qui avait éduqué Mignonne et l'avait rendu plus savante que lui.

Aujourd'hui, le marquis et la marquise sont morts mais les excellents seigneurs de la Châtaigneraie vivent encore et se portent à merveille.

Quand vient le printemps, Dragonne et Gaston, Albert et Mignonne, qui habitent Paris, accourent en Moryan ; et c'est alors entre les deux vieillards une lutte perpétuelle de petits soins, de délicatesses, de caresses et d'attentions pour cette jolie Mignonne et cette terrible Dragonne qui mariait si lestement le gourdin et la crosse de fusil.

Dragonne a renoncé à son justaucorps de chasse, elle ne tire plus l'épée ni le pistolet, mais elle se promène, son ombrelle sur l'épaule, dans les grands bois qui avoisinent la Châtaigneraie au bras de l'oncle Antoine, avec lequel elle discute gravement romans et littérature. Quant à l'oncle Joseph, il dit souvent, en écoutant sa belle-nièce qui cherche à le distraire, car il tourne insensiblement à l'hyppocondrie :

— Savez-vous bien, madame la baronne de Vieux-Loup, que vous lanciez les pierres comme un frondeur du moyen-âge...

— Bah !... fait Dragonne piquée, vous vous en souvenez encore, mon bon oncle ?

— Cornes du diable ! répond le vieillard, comment ne m'en souviendrais-je, madame ma nièce ? j'en porte les marques.

Et M. le baron de Vieux-Loup de la Châtaigneraie met un baiser au front de l'amazone, devenue la plus séduisante, la plus rêveuse de nos femmes du monde, et qui n'a conservé de Dragonne la chasserresse que cet amour ardent et profond qui naquit un soir dans les bois, entre les deux couplets d'une fanfare, et dont elle enveloppe toujours son Gaston bien-aimé, auquel parfois elle répète sur son piano :

Holà ! sus, Fanfare et Bellone,  
L'aube luit,  
Et ma bonne trompe résonne  
Avec bruit.  
Je vais vous découpler, mes belles,  
Il le faut ;  
Le cerf en verra de cruelles...  
Tayaüt !

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

## LE CRIME DE PIERREFITTE

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

### LABBÉE & CIE

MARCHANDS DE

### FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES.

### HUILES, VERNIS, VERRERIES.

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse :

587 RUE STE CATHERINE, MONTREAL.

A L'ENSEIGNE DU CADENAS TRICOLERE.